

(Fig. 1) — Plan approximatif réalisé durant les fouilles de sauvetage de 1913 (FALTZ M. 1927 : fig. 26).

Aux origines de l'Octave – une petite chapelle oubliée La Chapelle Notre-Dame du Glacis dévoile ses secrets

CYNTHIA COLLING

1. CONSTRUCTION DE 1625 À 1627, DÉCOUVERTE EN 1913 ET REDÉCOUVERTE EN 2016

Nous sommes en 1913 : durant la pose d'une canalisation dans le cadre de travaux de voirie au croisement de l'Avenue de la Faïencerie et de l'Allée des Résistants et des Déportés (autrefois *Fliederstraße*) dans Luxembourg-Ville, des vestiges de la première chapelle Notre-Dame du Glacis sont mis au jour et partiellement dégagés. À l'époque, un plan approximatif de la chapelle fut dressé sur la base de cette découverte (*Fig. 1*), mais l'emplacement exact de l'édifice religieux sera bien vite oublié – jusqu'en 2016.

Au printemps 2016, préalablement aux travaux de terrassement du chantier du nouveau tramway traversant la ville de Luxembourg, des vestiges d'anciens murs furent dégagés dans le cadre des fouilles d'archéologie préventive menées sous la direction du Centre national de recherche archéologique (CNRA). En raison de la connotation hautement symbolique de la chapelle Notre-Dame dans la mémoire collec-

tive luxembourgeoise, il était primordial d'assurer, d'une part, une documentation précise de ces vestiges du XVII^e siècle et, d'autre part, de préserver durablement ce patrimoine national luxembourgeois.

1.1. Historique de la chapelle et du culte de la patronne des Affligés

1. 1. 1. Première phase de construction

La construction de cette chapelle dédiée à la Vierge débuta en 1625, sur initiative du père Jacques Brocquart (1588 – 1660), père Jésuite qui souhaitait créer un lieu de recueillement et de prière en dehors des murs de la cité, non seulement pour les pèlerins mais également pour la jeunesse luxembourgeoise (AMHERD 1855). Après quelques difficultés à obtenir l'autorisation pour la construction, un endroit approprié put finalement être déterminé, à savoir les abords d'un petit bois non loin de la *Neipuert* (FALTZ 1927 : 6-14), sur le champ du Glacis. Le

choix de l'emplacement, à savoir un endroit qui était censé rester libre de toute construction afin de mieux défendre la ville, suggère déjà le caractère symbolique que l'édifice aura par la suite.

La construction fut cependant interrompue en 1626 en raison d'une épidémie de peste – le père Brocquart avait lui-même été touché – mais a pu se poursuivre jusqu'à l'achèvement en 1627 et la consécration en 1628 (FALTZ 1927 : 6-14).

D'après différentes sources, la chapelle originelle était composée d'une rotonde divisée par six colonnes doriques et flanquée d'un portique

au sud-est surmonté d'un arc (KOENIG, HAAGEN 1935 : 14). L'autel se trouvait en face de l'entrée, sous un arc richement décoré. La façade comprenait deux petites tours, tandis qu'une troisième formait le sommet de la coupole.

C'est également ainsi que la chapelle est représentée sur une gravure datant de 1640, conservée à Kevelaer, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie (*Fig. 2*).

1. 1. 2. Pèlerinage et agrandissement

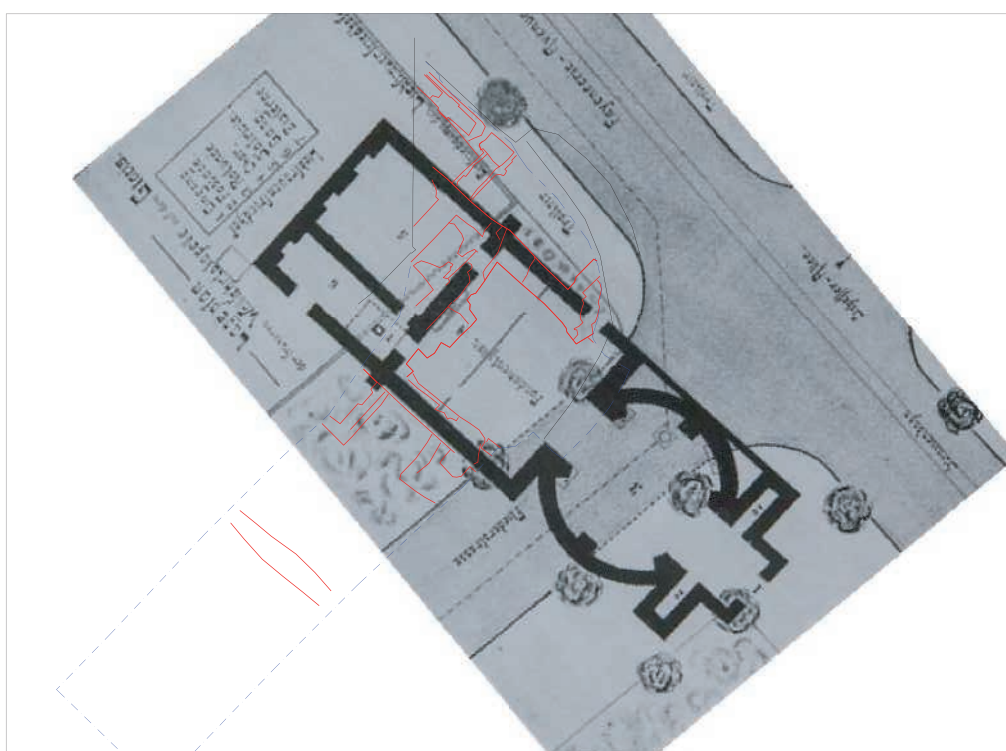
La chapelle abritait la statue de la Vierge « Consolatrice des Affligés » attirant grand nombre de pèlerins en raison de guérisons miraculeuses qui se produisirent au fil des années. Dès 1630, le nombre de pèlerins venant adorer la Vierge augmenta à une telle vitesse (60.000 pèlerins en cinq mois !) que la chapelle dut être agrandie en 1640 afin de subvenir aux besoins en espace (*Fig. 3*). Un bâtiment rectangulaire fut ajouté à la simple rotonde originelle, conférant ainsi à l'édifice une forme semblable à celle de la chapelle de Montaigu, en Belgique, construite en 1627 (FALTZ 1927 : 6-14).



(*Fig. 2*) — Image de la Vierge de Kevelaer, gravure du XVIII^e siècle.
(Coll. Musée en Piconrue)



(*Fig. 2*) — Représentation graphique de la chapelle après l'agrandissement de 1640 (d'après FALTZ 1927 : fig. 13)



(Fig. 4) — Fig. 4 : Superposition des vestiges mis au jour et du plan de 1913 (© O. Haffner, Dokuplus)

Le 27 septembre 1666, « Marie, la mère de Jésus, consolatrice des affligés » est élue par le conseil provincial patronne de la ville de Luxembourg (*CONSOLATRIX AFFLICTORUM PATRONA CIVITATIS LUXEMBURGENSIS*) et en 1678 patronne du pays. C'est alors qu'est décrétée l'Octave, une tradition de huit jours de pèlerinage qui demeure maintenue jusqu'à nos jours.

À partir de 1795, les Républicains français assiègent et s'emparèrent de la ville du Luxembourg (AMHERD 1855 : 271-274). En 1796, la chapelle est d'abord pillée par les Français - son trésor sera vendu aux enchères - et le bâtiment servira d'écurie et de boucherie pendant un certain temps avant d'être finalement entièrement détruit (DONDELINGER 2008 : 44).

2. NOUVEAUX RÉSULTATS SCIENTIFIQUES GRÂCE AUX FOUILLES : LES ÉVIDENCES DU TERRAIN

2.1. Un autre plan ?

La mise au jour de vestiges muraux de fondations conservés sur une hauteur d'environ 2 m et surtout la découverte de sépultures conservées *in situ* a nécessité l'organisation d'une fouille méticuleuse menée sous la direction du CNRA par une équipe d'archéologues et d'ouvriers spécialisés.

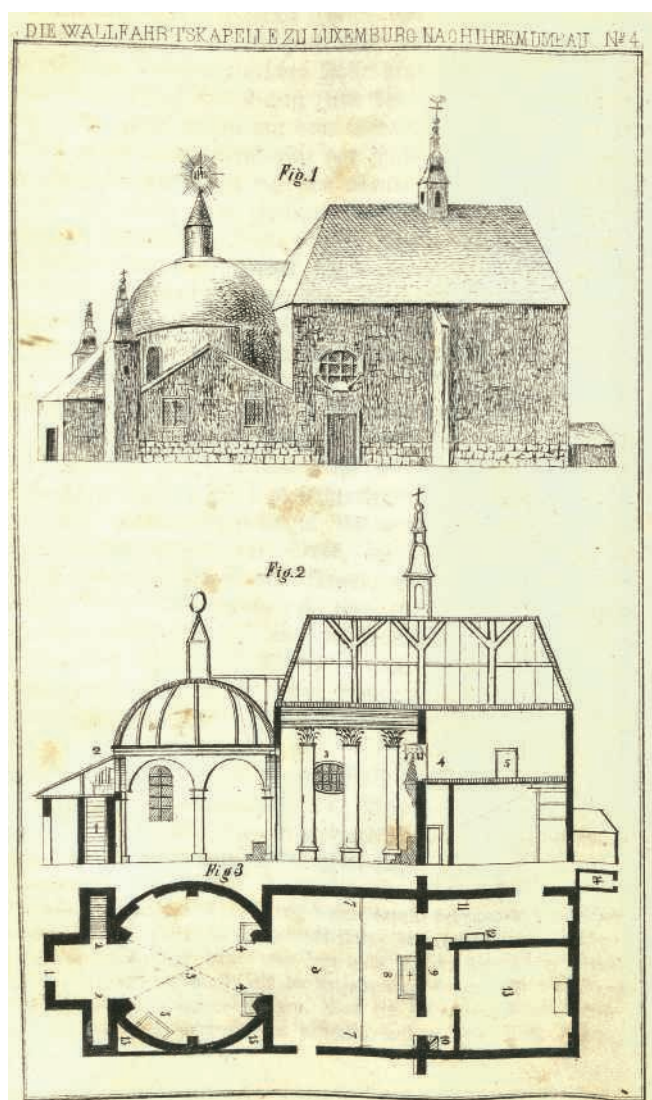
Or, les archéologues constatèrent rapidement que le plan actuel des pans de murs découverts était assez différent du plan proposé par les historiens (tel que présenté dans FALTZ 1927) et réalisé à partir des observations de terrain effectuées en 1913 (Fig. 4). Une fois de plus, ce constat démontre la nécessité de conjuguer de

manière complémentaire les démarches des archéologues et des historiens, en d'autres termes d'intégrer et coupler les études des archives du sol aux analyses des archives écrites. Les fouilles archéologiques permettent non seulement de vérifier les données et thèses proposées dans les ouvrages historiques, mais aussi d'apporter de nouveaux éléments irréfutables à prendre en considération pour toute interprétation.

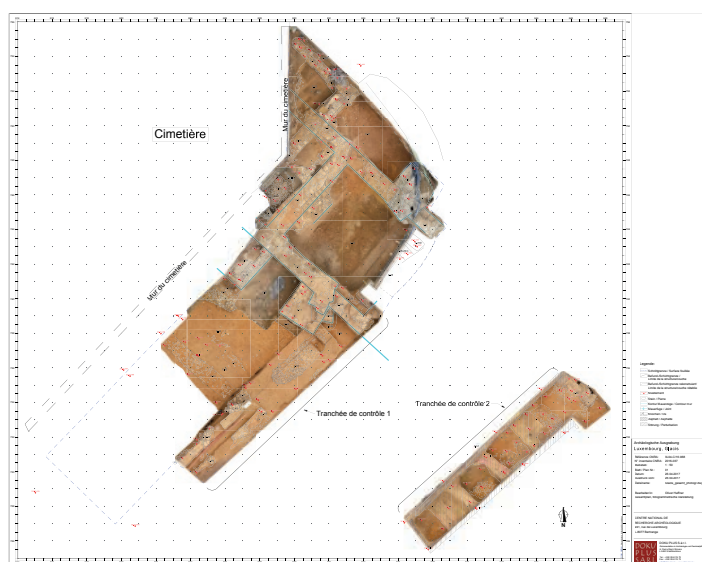
En effet, il semblerait que ce plan se soit largement inspiré de celui proposé par le prêtre Amherd dans son ouvrage de 1855 (*Fig. 5*).

Dans cette publication, le père Amherd décrit de manière relativement détaillée le dernier état de la chapelle, appuyant cette description d'une vue en profil ainsi que d'un plan et d'une coupe latérale. Il avance que la chapelle figurant sur une gravure représentant le jubilé de 1781 ne correspond pas à la réalité, d'après certains témoins ayant vu la fameuse chapelle avant qu'elle ne soit détruite, et il affirme même avoir eu personnellement la possibilité de mesurer les murs de fondations toujours visibles. Il aurait ensuite pris la liberté de réaliser lui-même le dessin et les plans correspondants figurant ci-dessus (*Fig. 5*) et prétend avoir eu la confirmation de la part des témoins précités que ses illustrations correspondent totalement à la réalité (AMHERD 1855 : 47). Or, comme démontré *infra*, nos plans conçus sur base des résultats de la fouille ne sont pas tout à fait compatibles avec ceux que le père Amherd propose (à ne pas oublier que la chapelle a été détruite en 1796, soit bien avant la publication de 1855).

Dans sa description, Amherd rappelle tout d'abord l'aspect de la chapelle initiale, à savoir une rotonde avec une façade à deux tourelles. Lors de l'agrandissement (*Fig. 5*), la façade fut modulée dans le sens où l'on ajouta une entrée couverte (n° 1) entre les deux tourelles (entrée abritant souvent les mendiants). L'entrée de la chapelle fut surmontée d'une plate-forme soutenant un petit orgue (n° 2). Dans la rotonde, l'arc surmontant autrefois le maître-autel fut percé afin de créer l'entrée du sanctuaire (n° 6) cernée par deux autels (n° 4). Le sanctuaire, quant à lui, se présentait sous forme d'un bâtiment carré comprenant six colonnes d'ordre corinthien. À l'extrémité nord-ouest de cette pièce se trouvait le nouveau maître-autel (n° 8) – la base de celui-ci a pu être identifiée durant les fouilles (voir *infra*). Deux portes encadraient le maître-autel,



(*Fig. 5*) — Vue de profil, coupe latérale et plan de la chapelle selon Aloysius Amherd (AMHERD 1855 : fig. 4)



(Fig. 6) — Vue en plan générale des structures mises au jour (© O. Haffner, Dokuplus)

reliant le sanctuaire à un premier corridor (n° 9) puis à un deuxième (n° 11), ce dernier comprenant une citerne (n° 11) – ici aussi, nous verrons plus bas que la mention d’une seule citerne ne correspond pas à la réalité. Le séjour et la cuisine du sacristain, responsable de l’entretien et de la parure de la statue votive de la Consolatrice, se situaient à l’étage. Les différentes représentations de la chapelle indiquent également un petit bâtiment annexe (n° 15) du côté nord-est, annexe dont le père Amherd ne connaissait pas la fonction, ainsi que des latrines à l’arrière de la chapelle agrandie – ceci n’a pas pu être confirmé par les fouilles étant donné que cette partie de la chapelle se trouve sous le cimetière actuel. D’après le père Amherd, c’est le père Brocquart en personne qui avait conçu les plans.

2.2. Les découvertes archéologiques

2.2.1. Les structures intérieures de la chapelle

Parmi les éléments architecturaux mis au jour, ont pu être dégagés à une profondeur considérable non seulement des murs de fondation

intérieurs et extérieurs, témoins de l’agrandissement de 1640, mais aussi la base d’un maître-autel nouvellement aménagé à cette occasion (Fig. 6). Par ailleurs, des murs de fondation venant renforcer le contrefort de la rotonde originale conservés à 4 m de profondeur ont pu être dégagés (Fig. 1 et 3).

D’après les ouvrages relatant l’histoire de la chapelle, un couloir permettait d’accéder à la grande sacristie située à l’arrière de la chapelle, tandis qu’un deuxième couloir menait à une citerne, fermée par un couvercle en bois (AMHERD 1855 : 288). Grâce aux vestiges dégagés lors des fouilles, il s’avère à présent qu’en réalité il n’y a pas seulement une citerne mais qu’il y en avait même deux, une seule étant comparable avec la citerne indiquée sur plan de 1913. Cette dernière ne faisait probablement pas partie de la chapelle mais semblerait plutôt trouver son origine dans le contexte de la création du cimetière adjacent. La seconde citerne, bien que partiellement détruite, présente la particularité de conserver des traces de construction correspondant à l’utilisation d’un couvercle en bois pour sa fermeture, tel que décrit dans les



(Fig. 7 et 7a) — Éléments architecturaux sculptés et peints extraits du fond de la seconde citerne (© C. Colling, CNRA et Y. Waersegers, ArchéoConstructions)

ouvrages historiques. Afin de bien documenter cette seconde citerne, une attention particulière a été donnée à la fouille de son remplissage. En effet, le fond de cette citerne a révélé parmi les déblais accumulés la présence de blocs taillés appartenant à la chapelle, notamment des morceaux de chapiteaux (Fig. 7). Il s'avère que la chapelle détruite a servi comme carrière de pierre – tel était le malheureux destin de bon nombre de ruines –, les belles pierres de taille furent prélevées pour servir à d'autres constructions. Lors de la destruction de la chapelle, certaines de ces pierres se retrouvèrent donc au fond de la citerne et personne ne se donna la peine de les en extraire – il aurait fallu un treuil. La citerne fut donc rapidement remblayée, plongeant dans l'oubli ces blocs massifs dormant au fond de celle-ci, jusqu'à leur redécouverte par les archéologues. Certains de ces éléments architecturaux sont magnifiquement moulurés et ont même conservé leur peinture originelle.

Mais la surprise ne s'arrêta pas là : le fond de la citerne révéla en plus la présence d'un amas considérable de cornes de bovidés. Archéolo-

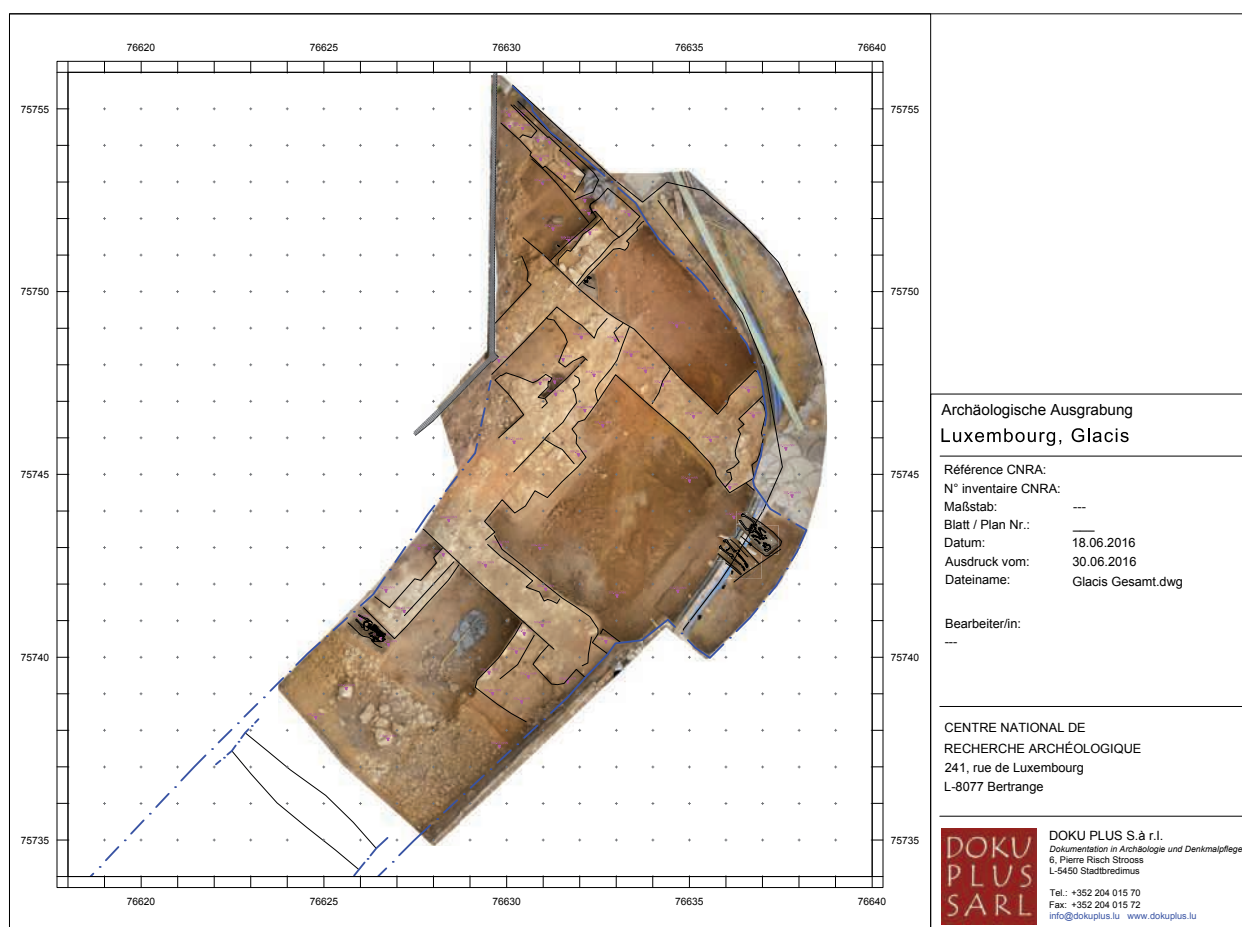
gues et historiens s'accordent pour interpréter ces observations comme une « désacralisation » intentionnelle opérée par les révolutionnaires français, c'est-à-dire l'utilisation de la chapelle comme écurie et boucherie avant le démantèlement complet de l'édifice (DONDELINGER 2008 : 44) - autre témoin du non-respect pour le sentiment religieux des Luxembourgeois.

2.2.2. Les sépultures

Comme énoncé, la progression des fouilles a révélé la présence de plusieurs squelettes humains, conservés *in situ* (Fig. 8).

Trois d'entre eux étaient situés dans la partie reliant l'agrandissement de la chapelle de 1640 à la rotonde originelle et plus précisément à l'endroit présumé du premier autel.

Un autre s'est retrouvé partiellement bloqué par un pan de mur, tandis que le cinquième - particulier celui-ci - se trouvait extra-muros, le long du mur à l'ouest de la chapelle.



(Fig. 8) — Vue en plan de la chapelle avec l'emplacement des squelettes (© O. Haffner, Dokuplus)

Les trois premiers squelettes étaient plutôt incomplets : du squelette 3, seuls les membres inférieurs étaient conservés, contrairement au squelette 4 dont les membres inférieurs à partir du genou avaient disparu. En général, la composition du sol - très sableux et acide - n'a pas permis une bonne conservation des ossements.

Néanmoins, la position des bras du squelette 4 - croisés sur la poitrine, une main recouvrant la deuxième - était plutôt bien visible (Fig. 9).

2.2.3. Le mystère du squelette 5

La cinquième sépulture présentait un état de conservation nettement meilleur et mérite d'être observée plus attentivement en raison de certains facteurs interpellant (Fig. 10), à savoir : sa localisation (contrairement aux autres, cette dépouille a été enterrée *extra-muros*, c'est-à-dire en dehors du périmètre de la chapelle), sa position (partie inférieure en position habituelle avec jambes en parallèle mais les bras et les côtes de manière tassée) et la présence de boutons en bronze et d'une chaînette à hauteur du crâne.



(Fig. 9) — Squelette 4, la tête orientée vers le sud-est et les bras croisés (mains superposées) sur la poitrine
(© C. Colling, CNRA)

Le défunt semblerait avoir été inhumé précipitamment, tout en veillant à respecter une certaine dignité : la position des jambes et du bassin – bien droits – est typique pour un corps ayant été posé, mais les bras disloqués et la tête fortement inclinée indiquent néanmoins une fosse trop petite pour une inhumation en bonne et due forme. A-t-on dû enterrer le corps en secret ? Durant l'occupation française ?

Aussi, contrairement aux squelettes retrouvés sous l'emplacement du premier autel de la chapelle, cette fosse-ci ne présentait aucune trace de cercueil alors qu'ici, la dégradation semble beaucoup moins avancée - s'il y en avait eu un, on aurait dû en retrouver des traces. La présence d'un simple linceul peut également être infirmée, puisque les deux jambes se présentaient en parallèle, non pas croisées.



(Fig. 10) — Squelette 5 avec dislocation des bras et traces verdâtres d'oxydation de la chaîne au niveau du crâne
(© C. Colling, CNRA)

2.2.4. Un des 27 Klöppelmänner ?

S'agirait-il là d'un des 27 *Klöppelmänner* exécutés en 1799 (soit peu après la destruction de la chapelle) ? Il existe en effet une théorie intéressante à ce sujet (KOENIG 1936), n'ayant cependant jamais pu être prouvée jusqu'à ce jour et il se pourrait que nos recherches actuelles permettent enfin de répondre à cette question.

Dans le cas présent, il s'agirait d'un rebelle exécuté par les Français, que les Luxembourgeois préféraient voir enterré près d'un lieu symbolique plutôt que dans une fosse commune afin de restaurer un tant soit peu sa dignité. Agissant rapidement et en secret, on n'aurait peut-être pas pris le temps de mesurer la fosse au préalable et on aurait alors quelque peu forcé le corps dans l'ouverture.

À première vue, le squelette ne semble pas présenter de traces de décapitation. L'hypothèse de la mort par guillotine pourrait alors être exclue. Il faudra néanmoins attendre les résultats de l'étude anthropologique en cours de réalisation afin de confirmer ou d'infirmer un décès par violence, que ce soit une décapitation, une pendaison ou une exécution par balle.



(Fig. 11) — Squelette 5 dans son contexte – remarquons les couches coupées par cette tombe (© Y. Waersegers, ArchéoConstructions)

En ce qui concerne les boutons en alliage de bronze et la chaînette, il faudra attendre une recherche complémentaire afin de comprendre leur présence, le tout en relation avec la détermination du sexe. S'agit-il d'éléments d'uniforme? D'éléments de parure d'une personne plus aisée? Et la chaînette correspondrait-elle plutôt à un élément féminin issu de la tradition de la couronne mortuaire que les jeunes filles décédées avant le mariage portaient lors de leur enterrement à partir du XVIII^{ème} siècle (SEGSCHNEIDER 1976)? Les recherches en cours sauront peut-être nous livrer des indices qui répondront à toutes ces questions.

2.2.5. Les structures extra-muros

Un petit muret, dont seule la base est conservée, a été repéré au sud-ouest. Il s'agit là probablement de la délimitation originelle du *Kapellekiirchfecht* créé en 1691 en raison de l'achat d'une partie du cimetière près de l'Église des Cordeliers par les religieuses du Marienthal. Celles-ci firent ainsi transférer vers la chapelle les ossements inhumés près de ladite église.

C'est en 1779 qu'est créé le cimetière St Nicolas¹ à son emplacement actuel en agrandissant simplement le *Kapellekiirfecht* préexistant (KAYSER 1986 : 63-64). Le mur originel du cimetière de 1779 (Fig. 9) a également pu être partiellement dégagé, son extension se poursuivant sous le cimetière actuel.



(Fig. 12) — Vue aérienne de l'ensemble du secteur fouillé (© O. Haffner, Dokuplus)

¹ Aujourd'hui : *Liebfrauenfriedhof*

3. PERSPECTIVES

Les fouilles récentes menées à l'emplacement de la chapelle Notre-Dame du Glacis ont révélé l'existence d'un ensemble architectural beaucoup plus complexe que ce que les ouvrages historiques ne laissaient supposer. Ces investigations offrent de nouvelles voies de recherche et vont permettre une réévaluation des connaissances actuelles.

Par ailleurs, la découverte du squelette n°5, retrouvé dans une situation inhabituelle, révèle un contexte socio-historique très mouvementé, le tout entouré d'une symbolique particulièrement intense, alors que l'année de la redécouverte, 2016, était également l'occasion de célébrer le 350^{ème} anniversaire de l'élection de la Consolatrice des Affligés comme patronne de la ville de Luxembourg.

La chapelle Notre-Dame n'a donc pas fini de nous surprendre. Vu l'importance de ce haut-lieu symbolique du culte marial de la part du peuple luxembourgeois, une étude de mise en valeur appropriée impliquant tous les acteurs du projet est actuellement en cours afin de permettre l'accessibilité de ce haut-lieu de mémoire national au public.

Cynthia COLLING
Centre national de recherche archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
cynthia.colling@cnra.etat.lu

BIBLIOGRAPHIE

AMHERD P. 1855. *Maria, die Trösterin der Betrübten oder Geschichte der Verehrung Maria's als der Schutzpatronin der Stadt u. des Landes Luxemburg. Quellenmäßig dargestellt von P. Aloysius Amherd, Priester und Missionär aus der Versammlung des allerheiligsten Erlösers.* Luxemburg, V. Bück, 364 p.

DONDELINGER P. 2008. Le glacis de la forteresse de Luxembourg, lieu(e) de mémoire nationale. *Hémecht*, 60, 7-45.

FALTZ M. 1927. *Heimstätte U.L. Frau von Luxemburg. Einst und Jetzt.* Luxemburg, 212 p.

KAYSER E.M. 1886. La réforme des usages en matière de sépulture dans le Duché de Luxembourg, en particulier dans la capitale-forteresse (1770-1784). *Châteaux-fort, ville et forteresse*, collection « Les Amis de l'Histoire », 14, Luxembourg/Gasperich, 61-67.

KOENIG L., HAAGEN M. 1935. *Kleine Festschrift zur Enthüllung der Gedenktafel an der Stelle wo früher die Muttergotteskapelle auf dem Limpertsberg (Glacis) stand.* J. P. Worré-Mertens, Luxemburg, 20 p.

KOENIG L. 1936. *Birgt der Liebfrauenkirchhof die letzte Ruhestätte der auf dem Limpertsberg (Glacis) hingerichteten Öslinger Klöppelmänner?* Luxemburg, 23 p.

SEGSCHNEIDER E.H. 1976. *Totenkranz und Totenkronen im Ledigenbegräbnis.* Rheinland-Verl., Bonn, 235 p.



(Fig. 6) — Vue générale des structures mises au jour
(© O. Haffner, Dokuplus)